

Extraits de *Die Reise* [Le voyage] (1977) de Bernward Vesper

(1) Sérieusement : grâce à cette « maladie » bizarre, qui s'apparente en réalité à la santé, j'ai tout simplement acquis de nouvelles qualités en tant qu'écrivain, c'est-à-dire : la grande vue d'ensemble. Je suis désormais en mesure d'écrire en m'appuyant sur une théorie globale universellement juste, matérialiste, que je ne veux évidemment pas servir sous forme de carcasse, mais avec la chair de ma propre histoire et de l'histoire générale, tel qu'on n'a pas pratiqué la littérature en Allemagne depuis des temps immémoriaux. (p. 473)

(2) J'étais donc ce jeune écrivain engagé politiquement, [qui ne croyait pas que cela réussirait jamais en Allemagne], qui venait de se décider à quitter l'Allemagne, et ne cherchait plus qu'un job pour pouvoir vivre quelque part [au Maroc] [au moins la durée de l'hiver]. Et Burton était un peintre new-yorkais qui se faisait de l'argent dans une agence de publicité. [...] On « n'achève aucune pensée ». Les pensées sont de toute façon impossibles à « achever » - on ne poursuit aucune action, etc. Alors que nous nous tenions tous les deux dans l'eau sale de cette maudite plage familiale, hésitant à nous y plonger tout entiers, Burton dit : « Je suis peintre et je pratique un art bidimensionnel. Donc, ce que je fais est anachronique, toute mon activité, ma vie et ainsi de suite. » Ce fut immédiatement lumineux.

J'étais en route depuis quatre heures du matin, et j'avais pour but de laisser Dubrovnik le plus loin possible derrière moi et de réfléchir à ce qui s'était passé là-bas (la nuit dans la voiture, avec la panne d'essence exactement au même endroit qu'à l'aller, quelques maisons, pas de tuyau pour aspirer l'essence et la station la plus à 50 km).

[...]

« Je vais écrire un livre, dis-je à Burton. The title of the book will be *hate*. » Je hais Dubrovnik. Je hais l'Allemagne. Je hais mon père. Je hais les enfants. Je hais tous ceux qui m'ont engueulé. Je hais mes professeurs et ainsi de suite. 150-200 pages. Et quelque part, pour satisfaire à la dialectique, *je m'aime* – mais il faudrait commencer par s'en apercevoir, ou bien est-ce qu'il valait mieux se pendre après cette histoire. Je remarquai que c'était une bonne histoire littéraire, avec à la fin la scène nocturne dans la rue, la lune au-dessus du golfe, et « un *suicide* tragique, incompréhensible pour tout le monde » [qui ferait très bien]. (p. 9)

(3) Écrire. (« Qui es-tu » « Je ne sais pas » « Et qui est Je ? » Le tout encore une fois : (« Qui es-tu » « Je ne sais pas ? » « Et qui est Je ? ») - Allons ! Sans doute faut-il s'en arranger : il est impossible de mettre sur le papier tout ce cloaque de trente et une années. Essayer de les ordonner, de détruire la légende de nous-mêmes que nous nous sommes fabriquée, la nouvelle légende. Admettre que nous avons tout simplement déjà beaucoup trop oublié, mieux : que pendant vingt ans au moins nous avons *vu* des choses complètement fausses et sans importance. Disons que ce temps est de toute façon perdu, « mais les *vegetables* vivent toujours ainsi, meurent ainsi, sans avoir ne serait-ce qu'une fois, sorti la tête du marais ! [Quel excellent mode de vie !] » (p. 11)

(4) On ne peut pas « écrire un livre », c'est-à-dire qu'on cesse d'écrire au moment où on perd l'intérêt qu'on prenait à sa propre histoire, replongeant donc et sombrant dans le marais [allemand]. Je n'en suis encore jamais sorti. Jusqu'aux hanches, oui, mais pas sorti. À noter. « Ils commencent à enfermer les gens. Ils sont quelques milliers dans les prisons », dis-je.

Tst tst tst tst. Deux ménagères, au bord de la rue, font du stop dans l'autre direction avec leurs sacs à provisions, retournant à la « baignade ». Toutes les fenêtres sont ouvertes. Burton qui au début n'a rien laissé remarquer frotte ses yeux rougis et marmonne quelque chose à propos du « gaz ». Un parfum d'éther, délicat, ondoyant, oh, j'ai toujours rêvé de marcher à l'éther.

« Ils le font aussi en Amérique », dit Burton.

« C'est parce que la réalité commence à dépasser nos théories, parce que les théories n'ont pas compté avec cette réalité et que *je ne suis pas prêt* à me plier aux théories. C'est pour ça que je me tire. D'abord pour deux ou trois ans » [Pour réfléchir encore une fois à tout cela, de l'extérieur.] (p. 15)

(5) [La mythologie allemande artificielle n'a jamais été spirituelle ; elle s'appliquait exclusivement à la nature. On semait, on récoltait, etc. Dans ces conditions une rébellion était toujours quelque chose de « contre-nature ». C'est pourquoi l'appellation « *vegetables* » est aussi appropriée et avantageuse pour comprendre l'Allemand fascisant (qu'on me passe ce pléonasme!)]

Savoir qu'on peut – dans le meilleur des cas – se représenter soi-même, mais que, en tant que produit de ce pays, de ce système, on n'a rien d'humain, pas davantage la représentation ou la *peur* qu'elle inspire. Tout est déformé. Même cela n'en dit encore pas assez, car ce qui déformé est à peu près le reflet du réel. Faisant partie des *vegetables* je ne possède même pas l'intelligence de ce qu'est ou peut être l'homme. (p. 38)

(6) Ma révolte est dirigée contre ceux qui m'ont engueulé, ce n'est pas une haine aveugle, ni le désir de retourner au nirvâna, avant la naissance. C'est la rébellion contre les vingt années passées dans la maison de mes parents, contre mon père, la manipulation, le détournement, le gaspillage de la jeunesse, de l'enthousiasme, de l'élan, de l'espoir – parce que j'ai compris que tout cela est unique et ne se répète pas. Je ne sais pas quand il a fait sombre, mais je sais que maintenant il fait jour et que le moment de la mise au point est venu. Car comme moi nous avons tous été trompés, frustrés de nos rêves, de l'amour, de l'esprit, de la sérénité, de baise, de hasch et de trip [nous continuerons d'être frustrés]. p. 39

(7) Mais le jugement de Wallraff se fonde encore sur une autre motivation, qu'il [...] ne craint d'exprimer : Il refuse absolument la violence révolutionnaire, qui fut et sera toujours « l'armement méthodique et rigoureusement réalisé de minorités ». Cela se révéla lorsque nous discutons dans l'appartement d'Ulrike Meinhof du projet « Violence dans l'ordre social au pouvoir ». Une série d'analyses devait permettre de démasquer ce mensonge de l'idéologie dominante, qui affirme que la société capitaliste est un ordre qui se maintient sans violence.

Voici la vérité : Par la violence, des centaines de milliers de personnes sont démolies dans des prisons, des pénitenciers, des foyers d'adolescents et d'enfants, de même le vol, violation

individuelle du « droit » à la propriété privée, constitue un délit politique. La violence, l'agressivité dérivée du monde du travail fait chaque année, dans la seule Allemagne, cent victimes parmi des enfants martyrisés par leurs parents ; les agressions de la société et l'insuffisance des aménagements techniques sont cause de plus de dix mille morts par accident de la route ; le désespoir et l'absence de perspectives poussent des milliers de gens à *choisir* le suicide, parce que la mort est la seule chose qu'ils puissent vraiment « choisir » ; l'absence de scrupules dans la course au produit du capital tue ou rend infirmes avant l'heure des centaines, sinon des milliers de gens, sur des chantiers non protégés contre les accidents. (Cela, Wallraff le sait, en tant qu'auteur des « reportages sur l'industrie ») ; pour des raisons dont la société capitaliste doit répondre, il meurt plus de nourrissons et de jeunes mères que l'état de la recherche médicale ne le laisserait inévitable ; l'isolement et la destruction de tout espoir conduit des centaines de milliers de gens à ruiner leur vie par l'alcool et les drogues. Des millions de personnes qui doivent donner leur vie pour produire des denrées absurdes par un travail absurde sont frustrées du droit de se réaliser ; tout être que l'on fait naître dans la conjoncture actuelle, est dès sa naissance serré, disloqué, brisé, mutilé, découragé par les possibilités réduites d'épanouissement, qui pour la première fois dans l'histoire de l'humanité pourraient exister en raison du haut niveau des forces productives, il est bloqué pour toujours.

Wallraff était alors disposé à collaborer aux analyses, mais ensuite il se réfugia dans l'illusion qu'un système, cruel au point d'oser faire passer pour une évidence tous ces meurtres physiques et psychiques, pouvait être renversé par une explication rationnelle, sans qu'intervienne nécessairement la violence. (p. 194 sq.)

(8) « La démocratie est d'abord faite pour les adultes. » (*Die Welt*)

« La démocratisation des écoles est tout aussi absurde que la démocratisation des prisons et des casernes. » (*Industriekurier*)

Nous avons passé dix ans sous la férule de Naf-Naf. Naf-Naf avait été enrôlé par l'État pour nous préparer à la vie. Et la pensée qu'il était Naf-Naf pour toute la vie lui donnait un calme stoïque, Naf-Naf pouvait à juste titre s'écrier à tout moment : « Je touche régulièrement mon salaire ! » Chaque fois que Naf-Naf s'approchait de la salle dans laquelle 24 garçons et filles attendaient Naf-Naf, nous nous levions de nos sièges et faisons silence ; Naf-Naf désignait l'un de nous pour lire les prières pendant la semaine, déployant là une grande imagination et changeant plusieurs fois son système d'élection. Car il était bien compréhensible qu'on ne pouvait pas renoncer à une prière, parce que Naf-Naf vivait dans un pays où on priait à de nombreuses occasions publiques – et Naf-Naf aimait beaucoup s'aligner sur son entourage. Quand Naf-Naf chargeait l'un de nous de surveiller les autres pendant les récréations, nous courions de tout côté, un brassard au bras, tels de petits Naf-Naf et nous invitions les autres à ramasser le papier à terre, afin que Naf-Naf ne soit pas obligé de le voir par hasard, ou encore de le ramasser lui-même.

[...]

Et nous étions là. Et nous savions qu'Homère était aveugle. La petite ville dans laquelle nous avons vécu dix ans avec Naf-Naf était transformée. Beaucoup de petits magasins et d'ateliers d'artisans avaient disparu, des magasins à grande surface ouvraient sans cesse de nouveaux étages, le capital américain atteignait les derniers villages de la lande, peu de semaines auparavant Che Guevara et Fidel Castro étaient entrés à La Havane. Je passai devant les usines Tewes, dans lesquelles dix

années durant, à notre porte, la contradiction entre le travail collectif et les profits privés avait marqué l'expérience quotidienne de mille ouvriers, devant le tribunal, où les juges rendaient leur justice de classe, devant la prison et les banques, devant l'administration des finances et le poste de police, devant des jardins d'enfants surchargés et auprès d'êtres ignorants, sans espoir – traversant le monde réel, qui est déterminé par les oppositions de classes, l'accumulation du capital, l'oppression et l'exploitation. Tout cela, Naf-Naf ne l'avait pas vu, ou bien Naf-Naf qu'il était, il n'en avait rien dit. (p. 436)

(9) J'étais venu à Brunswick pour apprendre comment on fait des livres, selon quels points de vue on les prévoit et comment on les fabrique et les diffuse. Mais plus je restais longtemps assis au bureau des départements, plus ces objectifs s'éloignaient. Les livres et revues se décomposaient en pages, lignes et lettres, et pour finir je les perdais complètement de vue, je sombrai dans des détails innombrables, dans des fichiers sans vie, des cartes perforées, des listes avec des traits qui m'intéressaient d'autant moins que je pouvais comprendre les rapports, les lois selon lesquelles s'agrégeait chaque période de travail, chaque département. J'écoutais les conversations dans la pièce, au téléphone, mais tout ce que j'entendais par hasard demeurait abstrait. Quand, en faisant la comptabilité, je me concentrais pour comprendre les comptes innombrables des fichiers, les recettes et les dépenses, les relations bancaires, les modes de paiement, les conditions de livraison, les escomptes et les remises, je n'avançais pas d'un seul pas dans le secret de leur méthode de travail. [...]

Et ainsi je restais isolé : du travail, qui pour moi consistait seulement en lambeaux complètement incohérents, absurdes ; de mes collègues, qui étaient déjà pris depuis des dizaines d'années dans cette machinerie et faisaient tellement corps avec elle qu'ils ne paraissaient même plus percevoir son absurdité. Ils ne connaissaient pas d'autre vie et il y avait longtemps que la firme était devenue la leur. « Nous sommes heureux et satisfaits quand nous pouvons rapporter de grosses commandes », écrivirent-ils au journal de l'entreprise, et le jour où un représentant plaça pour 3 000 marks de cartes de géographie, la directrice du département se précipita dans le département comme si elle avait été porteuse d'un message d'allégresse. « Trois mille marks, qu'en dites-vous ? » Elle ôta ses lunettes, m'observa. Je le regardais sans dire un mot. Tout à coup elle se mit en colère : « Est-ce qu'il n'y a vraiment plus rien qui puisse vous faire plaisir ? » (pp. 446-448)